



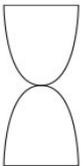
LUC BEYER DE RYKE

# LA BELGIQUE ET SES DÉMONS

MYTHES FONDATEURS ET DESTRUCTEURS



collection



histoire

éditions mols

# LA BELGIQUE ET SES DÉMONS

Luc Beyer de Ryke

# **LA BELGIQUE ET SES DÉMONS**

**Mythes fondateurs et destructeurs**

**édition mols**

François-Xavier de Guibert

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Versailles. Jusqu'en 1925, ils dépendirent du Ministère des Colonies tout comme le Ruanda-Urundi. C'est le lieutenant-général Baltia qui en exerça la tutelle militaire.

Il y eut un plébiscite censé consulter les populations. Rares furent ceux qui osèrent se prononcer en faveur de l'Allemagne. 271 électeurs contre 33 726 le firent.

En Belgique, seul le P.O.B. (Parti ouvrier belge) marque ses réserves et même son hostilité. Les grandes voix du socialisme belge, celle d'Émile Vandervelde, familièrement appelé par les siens le « Patron », celle de Louis De Brouckère se firent entendre. Après l'adhésion forcée apportée par le plébiscite, Louis De Brouckère dit ne pas voir « l'intérêt véritable de [son] pays de créer une petite Alsace à sa frontière ».

Entre les deux guerres, l'irrédentisme pro-allemand fut important. Ainsi, lors des élections de 1936, le Heimattreue Front (le Front patriotique) prôna le vote blanc. Il fut majoritaire. Sans compter que les rexistes d'un Léon Degrelle, dont la collaboration avec le Reich se profilait, obtenaient plus de 26 % des suffrages. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, les cantons redevinrent allemands. D'autorité.

Là, comme en Alsace, il y eut les « malgré nous ». Sur 8 000 hommes enrôlés, 3 400 ne revinrent pas.

Ici aussi l'épuration eut la main dure. On soupçonna et accusa de collaboration un quart de la population. La moyenne nationale, elle, n'était que de 4,15 %.

Les cantons redevenus belges acquirent une autonomie en 1963 dans le cadre des lois de régionalisation. Et l'on peut dire qu'ils s'en portent bien. Au point que dans le processus de dislocation du pays, ils se montrent les plus pondérés des Belges. Avec un sourire, nous dirons même qu'ils s'affichent plus belges que les autres...

Ce qui n'empêche que, si le pays achève de « s'évaporer », la question de regroupements se posera. On pourrait assister à une ébauche de reconstruction de la Lotharingie.

Déjà sous les auspices de la Commission européenne, existe ce qu'on nomme « la Grande Région d'Europe ». On peut y voir les fondements, qu'on se réjouisse ou non, d'une future Europe des régions.

Le prologue pourrait s'inscrire dans une déclaration des chanoines du chapitre de la cathédrale de Liège au X<sup>e</sup> siècle : « La Gaule nous compte parmi ses habitants les plus proches. Quant à nous, nous ne sommes ni de l'une ni de l'autre mais nous sommes à la fois l'une et l'autre. »

Le 14 juin 1985 marquera la signature des accords de Schengen. Ils ont pour objectif de mettre en œuvre la libre circulation des marchandises et des personnes. Schengen se situe au Grand-Duché, à la jonction des trois frontières allemande, française et luxembourgeoise. Depuis, la coopération n'a cessé de se renforcer. Elle a pris un nom plus proche d'une marque de lessive que d'un rêve européen, « Saar-Lor-Lux ».

Mais l'emballage recouvre de vastes projets et déjà des réalisations importantes. Qu'il s'agisse d'économie, de liaisons ferroviaires, de télécommunications, de transferts technologiques, de tourisme, la « Grande Région » est devenue réalité. Elle connaît ses « sommets ». Ils réunissent les autorités régionales, premier ministre luxembourgeois, présidents des conseils régionaux ou généraux de Lorraine et de Moselle, ministre-président de la Région wallonne et de la Communauté germanophone de Belgique.

Les voilà, les nouveaux « Lotharingiens ». Pas exactement comme l'eut imaginé et souhaité Pierre Nothomb. Chez lui, le verbe prend son envol. Il se pare, se drape de lyrisme. Il

chevauche les nuées et s'accorde un destin.

Les chiffres et les lettres ?

Les lettres au poète. Les chiffres aux politiques et aux économistes, aux techniciens et aux banquiers. La Grande Région d'Europe leur appartient. Pierre Nothomb, lui, repose sous les ombrages du Pont d'Oye. Lorsqu'au crépuscule les brumes s'étirent sur l'étang et enveloppent la tombe, on pourrait deviner la silhouette du Prince d'Olzheim sorti de l'imaginaire barrésien du poète...

## ***Godefroi de Bouillon, l'improbable héros***

Nous n'avons pas terminé avec la Lotharingie. Mais nous laisserons le monde contemporain et l'Europe en gestation pour un Moyen Âge où se confondent l'histoire et la légende.

C'est un duc de Basse-Lotharingie qui est l'improbable héros de cette histoire. Qu'il fût duc de Basse-Lotharingie, en vertu de la volonté de l'empereur du Saint Empire romain germanique Henri IV, sera moins retenu que son titre d'avoué du Saint-Sépulcre. « Que le héros se montre ! » proclame le ministre de l'Intérieur belge Charles Rogier, place Royale à Bruxelles, dans l'après-midi du 15 août 1848.

Et le voile qui recouvre l'imposante statue de bronze s'abat. Brandissant sa bannière, le bras tendu, le chef couronné bien qu'il eût refusé de ceindre la couronne de roi de Jérusalem, Godefroi de Bouillon, statufié, entrait dans le « Panthéon national ». Le méritait-il ?

Le premier titre est la naissance. Malchance, le lieu est sujet à caution. Les uns le voient naître à Boulogne-sur-Mer. Châteaubriand en était. Dans ses *Carnets de voyage*, il s'émeut d'avoir été fait chevalier du Saint-Sépulcre : « Cette cérémonie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Flamands, rien. »)

D'autres noms viennent enrichir le florilège du nationalisme flamand. Filip De Pillecyn, un écrivain, et Hendrik Borginon rédigent le Manifeste du frontisme.

De plus en plus de soldats désertent. Au conseil des ministres, on en appelle à la fermeté. Même le socialiste Émile Vandervelde prône l'exécution de mesures disciplinaires. Y compris la peine de mort.

Cyriel Verschaeve est poète. Il chante les morts. Les morts pour la Flandre : *Hier liggen hun lyken als zaden in het zand, hoop op den oogst O Vaderland.* (« Ici gisent leurs corps comme des graines dans le sable, espoir de la récolte O Flandre. ») Verschaeve écrit un catéchisme du mouvement flamand. Entre frontistes et activistes, il y a l'Yser... mais un même sentiment les unit. Il se traduit par un slogan et un sigle : *Alles voor Vlaanderen, Vlaanderen voor Kristus.* (« Tout pour la Flandre, la Flandre pour le Christ. »)

A  
V V K  
V

## ***Flamingantisme, pierre d'angle de la germanité***

Au lendemain de la guerre est érigée dans la plaine de Dixmude une tour, la Tour de l'Yser, *Yzertoren*. Elle n'est inaugurée qu'en 1930. Au premier degré, on pourrait rapprocher l'intention des bâtisseurs du lyrisme d'Aristide Briand et de son illusion pacifiste : « Arrière les canons, arrière les mitrailleuses ! » Plus jamais de guerre proclament les inspireurs. Mais ils ajoutent : « Gouvernement autonome et paix de Dieu. »

Ils s'inscrivent dans le dessein et le destin d'une Flandre indépendante et catholique. Autour de la tour se constitue un comité investi de l'organisation annuelle d'un pèlerinage, l'*Yzerbedevaart*. Il va devenir le haut-lieu des exigences nationalistes d'une partie de la Flandre. Tout un pan du clergé s'y associe. Pas seulement des vicaires radicaux, tel Cyriel Verschaeve. Le haut clergé est sans doute plus réservé, attaché à la monarchie. Même s'il n'est plus, en Flandre, comme au XIX<sup>e</sup> siècle, composé de prélats francophones. Entre les deux guerres, le mouvement flamand grandit, s'affirme. Un parti, le V.N.V. (*Vlaams Nationaal Verbond*), acquiert de l'influence. La toile de fond est, selon la formule heureuse de Pol Vandromme, « l'Europe en chemise ». Partout, « le fascisme immense et rouge conquiert la jeunesse et fait arriver au pouvoir ceux qui la manipulent ».

La guerre va ravager la Belgique. Non seulement les biens et les personnes, mais également les âmes et les esprits. La Flamenpolitik va être poursuivie efficacement. Hitler se coiffera du casque de Guillaume II et chaussera ses bottes. Il renverra les soldats flamands dans leurs foyers et gardera, toute la durée de la guerre, les Wallons. Du côté flamand, l'occupant avivera les tentations auto-nomistes. Dans les réseaux tissés par l'occupant, la collaboration militaire occupera une place importante. À des degrés divers. Les bidasses de la collaboration furent les gardes de fabriques (*Fabriekswacht*). Ce sont des auxiliaires déchargeant la Wehrmacht de l'intendance. Il y a aussi des organisations paramilitaires rattachées aux partis politiques de l'Ordre Nouveau. Celles-là ne sont pas sous les ordres directs des Allemands.

Mais surtout à l'Est, il y a la SS-Freiwilligen Sturmbrigade Langemarck. Beaucoup de Flamands y sont arrivés recrutés par

le V.N.V. D'autres par De Vlag. Le V.N.V. est allié des Allemands par nationalisme flamand. Il espère que la victoire du Reich réservera à la Flandre une indépendance et une structure d'état. Beaucoup plus minoritaire dans la constellation collaborationniste est De Vlag. Le mouvement est résolument national-socialiste.

Un éclairage particulièrement intéressant a été donné par André Leysen, dans ses mémoires parus en 1995. L'homme n'était pas n'importe qui. Président d'Agfa-Gevaert et de la société éditrice du *Standaard*, un des principaux titres de la presse flamande, André Leysen devint également le patron des patrons, soit l'équivalent en France du Medef.

Cinquante ans après la guerre, dans un livre intitulé *Derrière le miroir*, il raconte sa jeunesse anversoise, flamande et nazie. « Après la fusion de la Jeunesse hitlérienne et de la Jeunesse flamande, je devins dirigeant dans le mouvement. »

À 17 ans, on lui confie la fonction et le grade de *Gefolgschafts-führer*, c'est-à-dire la responsabilité de cent cinquante jeunes. En 1943, il se trouve à Berlin et ne tarde pas à être choisi comme « chef de cabinet » du « Premier ministre » d'un gouvernement flamand en exil, René Lagrou.

Tout cela sous l'égide de Jef Van de Wiele, chef du mouvement De Vlag. Fin 1944, les Allemands instituèrent une délégation nationale flamande qu'ils installèrent à Pyrmont, en Basse-Saxe. Toujours avec Van de Wiele à la présidence et, à la présidence d'honneur, vieux cheval de retour ensoutané, Cyriel Verschaeve. C'est lui qui prend la parole à la séance d'inauguration et d'investiture. Il dénonce, il fustige : « La Flandre est maintenant occupée par les Anglo-Saxons qui tuent nos gens, pillent, volent, torturent et ripaillent comme des animaux. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Degrelle, je tiens en ma possession un texte curieux.

Je songe à ce titre de Lenôtre qui enchanta ma jeunesse, *Vieilles maisons, vieux papiers*. C'est dans une de ces « vieilles maisons », à la suite du décès de son propriétaire collectionneur d'archives, que je découvris la photocopie de mémoires inédits d'un « ancien » de la Légion wallonne.

L'homme s'appelait Abel Willy Delannoy. Condamné en 1946 à quinze ans de prison, il fut réhabilité dix ans plus tard. Il avait 18 ans quand il partit sur le front de l'Est. Hormis le récit des combats, texte jugé particulièrement vivant dans une lettre de Jean Mabire jointe au dossier, il est une page parlante illustrant le rêve bourguignon.

La voici :

« Vive la Légion ! », parce que la Légion, c'est la Bourgogne. La Bourgogne, ce n'est pas seulement le rêve d'un grand pays ressuscité du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle – Lille, Douai, Arras, Cambrai, vieille patrie ! – c'est aussi la volonté de rompre avec un système bourgeois, mercantile, artificiel, incapable de créer l'unité du pays malgré sa belle devise bilingue. Pour ma part, j'ai découvert la Bourgogne à Pieske, en mai 1943. Nous allions remonter en ligne au sein de la Wehrmacht. Léon Degrelle était venu nous rejoindre comme il le fit chaque fois que la Légion partit pour le front, même en désobéissant à l'ordre formel d'Hitler (Estonie – été 1944). Le Chef nous réunit dans la salle des fêtes du camp pour nous faire un cours d'histoire des Pays-Bas qu'il présenta en ces termes :

*Nous allons partir nous battre pour notre Pays et nous y laisserons peut-être notre peau. Il faut donc que nous sachions ce qu'est notre patrie et quels furent les hommes qui l'ont faite. »*

Aucun professeur d'histoire de nos universités ne pourra jamais

brosser en quelques heures un tableau aussi épique et exaltant de notre passé ! Je n'en perdis pas une goutte ! À part ça, il paraît que Degrelle voulait vendre la Belgique aux Allemands. Entre nous soit dit, c'est plutôt Hitler qui aurait dû faire attention que notre Léon ne lui chipe pas le III<sup>e</sup> Reich pour l'annexer à la Grande Bourgogne !

Recréer un Grand Pays d'Entre-Deux ? Une utopie ? Que me dites-vous alors d'Israël et du Bangladesh qui n'existaient que dans l'imagination de certains il y a seulement quelques années ? L'actualité nous prouve que les vainqueurs ont toujours raison et que les frontières sont très élastiques. Pour créer, il faut une volonté, des hommes et un chef ! La Bourgogne, c'est aussi un drapeau d'avant les drapeaux tricolores et les gouvernements tripartites. Notre drapeau, il flotte encore en Espagne les jours de fête ; si vous allez au Musée du Prado, vous le verrez souvent sur les toiles merveilleuses de nos peintres des XVII Provinces...

Il y a les drapeaux, il y a le cri de guerre : « Montjoie Saint André ! » C'est la croix de Saint-André que l'on trouve sur les étendards de la Légion, celle aux bâtons nouveaux croisés. Le drapeau est noir, bordé de franges d'or, la croix écarlate. Ainsi la Bourgogne est associée, par ce noir, jaune et rouge, à la Belgique.

Nous avons avec Delannoy entendu le témoignage d'un de ses « SS de la Toison d'or » auxquels Saint-Loup a consacré un livre très documenté. Mais il reste à entendre Léon Degrelle lui-même.

Je dois à un historien breton, Korentin Falc'Hun, un texte jusqu'ici inédit dû à Léon Degrelle intitulé « Cheminement de l'idée bourguignonne ». Ce sont des écrits de l'exil, lorsque Degrelle était en Espagne sous la protection – parfois un peu

agacée – de Franco. À ceux qui venaient le voir, il montrait accrochés aux murs de son bureau les étendards de la Légion. Lors de la débâcle des officiers de la Légion, ils les avaient confiés à un bourgmestre d'un petit village des environs de Lübeck. Bien après la guerre, des émissaires furent dépêchés sur place... et retrouvèrent leur trésor intact. À ses visiteurs, le « chef », qui n'avait rien perdu de sa faconde, refaisait « sa » guerre et réenfourchait son destrier bourguignon.

Le texte rapporté ici est un peu long. Mais il se révèle un apport précieux pour la compréhension d'un mythe, de son évolution et... de son détournement.

Le voici :

L'idée bourguignonne, je ne l'ai pas lancée en 1942, ni même en 1940, mais bien avant la Deuxième Guerre mondiale.

Je subis, certes des influences, car on est toujours influencé par quelqu'un ou par quelque chose, celle de Joris Van Severen, le chef du Dinaso, qui défendait un idéal thiois, inspiré par la Grande Bourgogne de jadis. Dans sa maison de campagne près de Bruges, où il m'invitait, nous étudions avec ferveur et avec amertume, les étapes de cette concentration puis de ce morcellement géographique de nos Provinces, de Philippe-le-Bon à Louis XIV, le dépeceur.

Mais cette idée bourguignonne me remplissait l'esprit depuis bien avant le Rexisme et avant d'avoir connu Van Severen. Étudiant à l'université de Louvain, j'employais régulièrement l'argent de poche que me donnait mon père à acheter de vieilles cartes du xvi<sup>e</sup> siècle, du xvii<sup>e</sup>, du xviii<sup>e</sup>, dont les couleurs passées suivaient les frontières de notre vaste patrie de jadis. J'arrivais à rassembler ainsi, en dix ans, la plus extraordinaire collection privée de cartes anciennes des Grands Pays-Bas qui ait, je crois, jamais existé dans notre pays. Plus de 10 000 cartes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce qui marque une âme pour la vie.

C'est le cas pour Van Severen.

À cela s'ajoute la guerre. En 1914, il a vingt ans. Soldat, il devient officier – sous-lieutenant – en 1917. Au début de la guerre, à La Panne, il fréquente le salon d'une parente, une vieille cousine, Mademoiselle Belpaire. On l'appelle *Mamieke* (petite maman). Elle accueille des intellectuels, de jeunes artistes. Très cultivée, patriote, la vieille demoiselle était aussi flamande de langue et de cœur. Chez les Belpaire, on cite avec orgueil le nom d'un ancêtre qui se trouvait à Groeninghe en 1302, à la bataille des Éperons d'or. L'influence d'Hugo Verriest trouve ici un relais. Joris Van Severen assiste à la naissance du *Frontbeweging* (mouvement du front). Il mène une action flamingante et subit les foudres du commandement. Officier courageux, aimé de ses hommes, il est écarté du front. Interdiction a été faite à ses hommes de l'accompagner au train qui doit l'emmener pour « l'arrière ». À l'heure du départ, enfreignant les consignes, bousculant les gardes, les hommes de son peloton accourent et, lorsque le train s'ébranle, présentent les armes. C'est un des souvenirs les plus forts de sa vie. Il le dira.

On le renverra au front, comme patrouilleur. Il en rapportera « la croix du feu ». Patriote mais meurtri. Il rend visite à... Cyriel Verschaeve dans sa paroisse d'Alveringem. En flamand, il note dans son journal :

« Le soir après la communion dans la sombre église d'Alveringem, je ressens quelque repos, quelque paix et l'intuition d'une magnifique vie d'apôtre se lève comme un pays de soleil infini pour mon esprit. »

« Une vie d'apôtre » se confond pour lui avec la politique.

Au sortir de la guerre, il se retrouve en 1921 député du *Frontpartij*. Lorsqu'il monte à la tribune, il s'exprime d'un « ton

froid, coupant, résolu ». Il parle peu mais lorsqu'il le fait, l'hémicycle se remplit. Il a un ascendant naturel qui n'est pas contrarié par sa petite taille. Ce « flamingant » est pétri de culture française. Témoin cette anecdote.

Je fus un des chroniqueurs du *Courrier de Gand*, hebdomadaire francophone disparu en l'an 2000. Son directeur s'appelait Robert Lanoye. Entre les deux guerres il avait été, habitant Ostende, « localier » pour le *Daily Herald*. C'était l'époque où Joris Van Severen faisait les titres. Le *Herald* envia son « localier » le rencontrer. Et, me raconta Robert Lanoye, celui qui siégea comme député flamingant « m'offrit une gauloise sous un grand portrait de Baudelaire qui ornait son bureau ». Francophone, certains diront « fransquillon », Robert Lanoye porta toujours un regard d'estime « sur cet homme qui avait du style, de la culture et de l'intelligence ».

Au front et dans le salon de Mlle Belpaire, Van Severen lisait *La jeune fille Violaine*. À sa fréquentation de Claudel, il ajoutait Péguy et il faisait part à son ami Charles Gouzée de Harven de ses admirations littéraires et politiques. Elles réunissaient Valéry, Proust, Montherlant, Drieu La Rochelle. Marcel Arland parle de la passion éprouvée pour Rivière, « le plus jeune des morts qui restaient vivant parmi nous », et confie : « Georges Bernanos ne l'a pas aimé autant que Van Severen. »

Ses admirations politiques l'entraînent vers Maurras, Daudet, Bainville, Valois.

Peut-on s'étonner après cela que les noces de Joris Van Severen et du nationalisme flamand se rompent ? Certes, il songe à « l'ancêtre » présent à Groeninghe, il l'imagine hurlant des cris de guerre « dans la langue proscrite par l'ennemi : la

Moedertaal (la langue maternelle), le Néerlandais ! ». C'est là le fruit d'une imagination romantique pour quelqu'un dont la langue maternelle fut le français... Aussi ardent soit-il dans son exigence de réintégrer le flamand en Flandre, de réconcilier les élites sociales avec la langue du peuple, le nationalisme lui semble étriqué. La « seule » Flandre lui apparaît comme une mutilation. Il a sa « ligne bleue des Vosges », son « Alsace-Lorraine », non faite de montagnes, mais de la vaste étendue des polders. Il en appelle à la plus grande Flandre, à une vision maurassienne où le pays thiois est fait de l'alliance entre la Néerlande du sud, la Flandre, et celle du nord, les Pays-Bas.

Dans les années trente, il fonde le Verdinaso (*Verbond der Dietsche Nationaal-Solidaristen*, Union des nationalsolidaristes thiois). Le choix des termes, l'organisation du mouvement s'inscrivent dans la montée des fascismes de l'entre-deux guerres. L'originalité de la pensée de Van Severen est de ne pas se limiter aux seuls néerlandophones. Aux Wallons, il s'adresse en français. « À travers les siècle notre sort fut commun. Qu'il le soit et le reste à l'avenir plus grand et plus prestigieux que jamais. » Dans son dessein figure aussi le retour à la patrie thioise de la Flandre française. Le Quai d'Orsay ne peut manquer d'en prendre ombrage.

Les années où se construit et grandit le Verdinaso sont aussi celles où la Belgique se veut neutre entre l'Allemagne et la France. C'est la volonté du roi Léopold III mais aussi la politique de Paul-Henri Spaak.

Joris Van Severen structure son mouvement ; il lui donne une allure militaire. Par l'organisation et l'uniforme. On voit défiler dans les villes et surtout les campagnes de Flandre les jeunes Dinasos, en chemise et culottes courtes, foulards noués, calots et ceinturons. Ils marchent au pas, aux sons rythmés de longs tambours.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Chapitre VI

## Wallonie-France la tentation rattachiste

Devrais-je paraphraser Ghelderode et, au lieu de la Flandre dont il parle, m'interroger : « La Wallonie est-elle un songe ? »

À la différence de la Flandre, il ne semble pas exister une conscience wallonne. La Wallonie n'a pas de mythe identitaire qui remonte loin dans l'histoire. Aucune bataille des Éperons d'or pour exalter les mémoires. Tout au plus s'efforce-t-on de perpétuer le sacrifice des six cents Franchimontois.

L'épisode se passe lors du bras de fer opposant le Téméraire à Louis XI. Nous sommes en octobre 1468. Un petit groupe d'hommes entreprend, par surprise, d'inverser le rapport de force en affrontant les Bourguignons. Ils sont défaits et Liège cruellement châtiée et mise à sac. C'est un fait. Davantage un mythe. C'est une page de l'histoire liégeoise mais elle demeure dans les manuels sans donner lieu à des mouvements idéologiques.

Tout au plus la ressuscite-t-on lorsque le roi Albert en 1914 exalte le courage et « l'honneur » de ces Wallons de Liège.

Si l'on peut parler de mythe dans ce contexte, il est « belge » plus que « wallon ».

Le frémissement « wallon » arrive tard. Il s'annonce à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sans qu'il n'y ait aucun Henri Conscience pour forger un sentiment national. Ce qui fait bouger des Wallons et non les Wallons, c'est, le 18 mars 1886 à Liège, la

commémoration de la Commune de Paris. Liège s’embrase. La Liège populaire, ouvrière. Il y a des tumultes, des échauffourées, la colère monte, s’amplifie et, dans le bassin industriel de Seraing, devient grève générale.

La gendarmerie, l’armée, symboles de l’ordre bourgeois, occupent les points stratégiques. Le prolétariat gronde et s’insurge, la troupe tire. Il y a vingt morts chez les ouvriers.

Dans l’*Histoire de la Wallonie*, publiée sous la direction de Léopold Genicot, Robert Demoulin écrit que « l’unité de la Wallonie ouvrière se manifeste ». Peut-on dire que la Wallonie naît du concept et de la mise en œuvre de la grève insurrectionnelle ?

Ce serait probablement solliciter les faits. Ici comme en France – par exemple à Fourmies – ou dans d’autres pays européens, on assiste à des révoltes sociales. Elles se situent dans le cadre du capitalisme industriel en pleine expansion. La Belgique devient la troisième puissance industrielle du monde. Le progrès va de pair avec l’injustice. Marx trempe sa plume dans le vitriol : « Il n’existe qu’un seul petit pays du monde civilisé où les forces armées sont là pour massacrer les ouvriers en grève [...]. Ce petit pays unique et béni, c’est la Belgique. »

Chacun commentera, argumentera, jugera, approuvant ou contestant. Mais encore une fois ce chapitre de l’histoire est social bien plus qu’identitaire. Même si, sousjacente, chemine une certaine conscience wallonne.

Celui qui, en 1912, vient faire retentir les sonnailles d’une Wallonie différente en quête de reconnaissance s’appelle Jules Destrée. L’homme est plus complexe qu’il n’apparaît. Cet avocat des pauvres, ce socialiste est un barrésien. Il est habité par l’attachement charnel à sa terre. La terre et les morts.

« J’exalterai ma terre natale et ma race, la française. »

Sa « Lettre au roi Albert I<sup>er</sup> » est un coup de cymbale qui assourdit la Belgique officielle.

« Sire, il n'y a pas de Belges ! Vous réglez sur deux peuples. Il y a en Belgique des Wallons et des Flamands : il n'y a pas de Belges... »

Mais ce coryphée de la « patrie wallonne » durant et après la Grande Guerre rejoindra, dans le Panthéon des gloires nationales, le roi Albert et le Cardinal Mercier. A tel point que ses amitiés avec Pierre Nothomb lui feront épouser les visées annexionnistes d'une « Grande Belgique ». Il faudra que son parti, le Parti ouvrier belge, le rappelle à un patriotisme belge plus maîtrisé. Et pour un socialiste à... l'internationalisme.

Reste que Jules Destrée, même reconverti en patriote belge, a allumé la mèche. Entre les deux guerres, dans certains milieux intellectuels et politiques, la sensibilité wallonne s'affine, s'affirme, s'affiche.

Dans une Wallonie très « laïque », majoritairement dans le sens anticlérical, on trouve peu de catholiques, même s'il y en a, pour témoigner de leur « wallingantisme ». Pourtant il est un nom à retenir, celui d'un prêtre, l'abbé Mahieu. D'origine ouvrière, l'abbé Mahieu est vicaire de sa paroisse de Roux lorsqu'il processionne et fait défiler la Vierge et le Sacré Cœur aux côtés du coq wallon. Ce qui déplaît au plus haut point à l'évêché. Les foudres épiscopales s'abattent sur lui. Il est privé de paroisse... et de traitement. Il en faudrait plus pour décourager l'abbé. Le voici, en 1936, promoteur du Front Démocratique Wallon avant de devenir, un an plus tard, président de la Concentration Wallonne et candidat malheureux du Parti Wallon Indépendant dans l'arrondissement de Charleroi.

Wallon certes, mais tourné vers la France. Avec passion. On

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sourire, relever qu'à Wallis et Futuna, collectivités d'Outremer, il n'y a pas un, mais trois rois. Qu'Albert II coiffe une couronne de type wallisien peut laisser songeur... mais au-delà des fantasmagories, des illusions ou des plans concertés, il existe en Belgique romane, différente selon les époques, mais constante et persistante, une « tentation française ».

Quand la Wallonie ressent les griffures du Lion et sa morsure, le Coq wallon hérissé ses plumes, pousse son chant, devient Chantecler et veut se poser à Paris.

# Chapitre VII

## Les symboliques de 1830

1830. Voilà bien la date la plus embarrassante de l'histoire de Belgique. La plus controversée selon qu'on s'adresse à un Flamand, un Wallon ou un Bruxellois.

A-t-on assisté, pour reprendre le titre d'un film de Griffith, à la « naissance d'une nation » ou était-ce, comme le prétendent certains, un « malentendu » ?

Des journées de septembre 1830, des combats dans le parc de Bruxelles sont sortis un État, un hymne, une devise et un roi. À l'encontre des contes pour enfants, il ne dut pas sa naissance aux fées mais, dit-on, au diable. Le diable boiteux, comme on appelait Talleyrand. Autant dire la fée Carabosse qui s'est entendue avec Albion, « perfide » comme chacun sait, pour se tenir aux côtés du berceau.

Que dire des prédictions !

Pour Michelet, « il n'y a jamais eu de Belgique et il n'y en aura jamais ». Bismarck « considère que la Belgique, à la longue, ne pourra pas être un état viable ».

Et, plus près de nous, le général de Gaulle, cité par Jean-Raymond Tournoux, scande dans une de ces stances dont il a le secret : « La Belgique ce n'est pas une nation. Elle a été inventée par l'Angleterre pour se venger de Napoléon. »

Dans son *Bloc-notes*, François Mauriac n'écrit-il pas : « Quand depuis un siècle, elle ne fait que semblant d'exister,

comme en Belgique, quelles que soient les vertus, quel que soit le génie des éléments qui s'y juxtaposent et qui s'y affrontent, il n'y a pas de pouvoir au monde capable d'y faire surgir la nation qui n'existe pas. »

Autant de prophéties, de sentences, de jugements à méditer. Ajoutons-y un constat désenchanté, désabusé qui laisse songeur. Celui de Léopold I<sup>er</sup>, notre premier souverain. On le trouve dans une lettre datée de 1859. Il règne déjà depuis un quart de siècle : « La Belgique n'a pas de nationalité et, vu le caractère de ses habitants, ne pourra jamais en avoir. »

1830 pourtant a eu lieu.

Le 25 août, *La Muette de Portici* est à l'affiche du théâtre de la Monnaie. Une « Muette » qui chante la révolte des pêcheurs napolitains.

« Amour sacré de la patrie  
Rends nous l'audace et la fierté  
À mon pays je dois la vie  
Il me devra la liberté. »

Les bourgeois de Bruxelles en ont les sens retournés. Ils escaladent les banquettes, se bousculent, sortent du théâtre et portent l'opéra dans la rue. Une révolte, Sire ? Non, la Révolution ! La suite est connue.

Le propos ici n'est pas de retracer les péripéties devant conduire à la création de l'État. Il est de s'interroger sur l'interprétation et le sens qu'il faut leur donner.

1830 est à la fois mythe et réalité.

Mythe lorsqu'il s'agit d'évaluer la réalité. Les argumentations sont alors à la fois contradictoires et complémentaires. Si l'on entend Jean Stengers, qui fut un de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« C'était un soir sur les bords de l'Yser  
Un soldat belge qui montait la faction  
Vinrent à passer trois jeunes militaires  
Et, dans les trois, il y avait le roi Albert  
Qui vive là ? s'écrie la sentinelle  
Qui vive là ? Vous ne passerez pas !  
Si vous passez craignez ma baïonnette  
Retirez-vous, vous ne passerez pas halte-là !  
Halte là !  
Le roi Albert dit à ses camarades  
Fusillons-le, c'est un mauvais sujet.  
Fusillez-moi s'écrie la sentinelle  
Fusillez-moi, vous ne passerez pas !  
Si vous passez, craignez ma baïonnette.  
Retirez, vous ne passerez pas !  
Halte-là !  
Le lendemain au grand Conseil de guerre  
Le roi Albert lui demande son nom  
Tiens, lui dit-il, voici la Croix de guerre,  
La Croix de guerre et la décoration.  
Que va-t-elle dire ma pauvre et tendre mère  
Que va-t-elle dire en me voyant si beau.  
La Croix de guerre fleurit ma boutonnière  
Pour avoir dit, vous ne passerez pas,  
Halte-là ! »

La légende n'est pas due seulement au patriotisme et au royalisme des Belges ou d'une partie d'entre eux. Marie-Rose Thielemans, professeur honoraire à l'ULB, est sans doute, avec Laurence Van Ypersele, auteur majeur sur le sujet, une des meilleures sources qu'on peut avoir à propos du roi Albert I<sup>er</sup>. Elle nous apprend l'origine britannique de sa légende.

Durant la Grande Guerre, le *Daily Telegraph*, pour la Noël 1914, réunit autour de Hall Caine un aréopage de personnalités de toutes les disciplines pour contribuer à la rédaction du *King Albert's book*. À commencer par Herbert Henry Asquith, le Premier ministre britannique. « Les Belges ont conquis pour eux-mêmes une gloire immortelle... »

On ne mégote pas.

Le florilège des épithètes décernés au roi Albert rendrait fade et réservée une litanie des saints. Albert I<sup>er</sup>, c'est Léonidas aux Thermopyles, c'est César, Marc-Aurèle, le Taciturne et les noms continuent à s'énumérer comme on égrène un chapelet. Et ce sont deux écrivains « notoirement républicains », le Français Henri Lavedan et l'Espagnol Vicente Blasco Ibáñez, qui apportent ses lettres de noblesse à l'expression Roi chevalier déjà répandue dans les journaux. On la retrouve de l'autre côté de la Manche puisqu'une collection enfantine, « Les livres roses », éditée chez Larousse consacre un opuscule intitulé *Le roi chevalier*. Avec, entre autres, le texte écrit pour le *King Albert's book* par Anatole France.

La légende est-elle le décalque de la réalité ? Pas exactement. Les études auxquelles s'est livrée Marie-Rose Thielemans révèlent en Albert I<sup>er</sup> une personnalité complexe.

Dès ses premiers pas, avant même d'être roi. Il s'entend mal avec son oncle Léopold II qui l'envoie, jeune prince, au Congo. Dans ses carnets, il parle « d'absolutisme léopoldien, de monopole et de secret ». Il va jusqu'à avancer que « Léopold II [a voulu] séparer la Belgique et le Congo ». Son ambition est de les « réconcilier ».

Il serait tout à fait excessif de faire d'Albert I<sup>er</sup> un monarque « rouge », même si je me souviens d'un vieux routier de la politique belge, Gontran Van Severen, collaborateur de la très

gantoise *Flandre Libérale*, qui allait bougonnant et parlait du roi Albert comme « le roi des socialistes et des flamingants... ». Ce qui est vrai, par contre, est la « compréhension sociale » du prince et du roi qu'il devint.

Lors de la grève générale de 1902, Baudouin Piret, dans *Les Faces cachées de la monarchie belge*, rapporte que Léopold II veut envoyer le prince Albert à la tête de son bataillon pour « mater » les grévistes. Albert se rebelle avec justesse : « Si mon bataillon doit tirer sur la foule, c'est mon suicide au point de vue belge. »

Cela allait de soi.

Ce qui ne fait pas pour autant du prince, puis du roi, un « socialiste ». Mais c'est lui qui, au sortir de la guerre, comprend que « le sens de l'histoire » appelle, exige le suffrage universel. Pour le revendiquer, les socialistes ne sont pas les seuls. Une partie de la bourgeoisie libérale partage ce sentiment. En pleine guerre, le roi écrit au Premier ministre de Broqueville (catholique) sa crainte de voir les socialistes du P.O.B. (Parti ouvrier belge), qui « entend rester un parti de classe exclusif et violent », rejoints par des « éléments bourgeois ». Une alliance, une complicité qui représenterait « un danger réel pour nos institutions ».

Ainsi, ce qui pousse le roi n'est pas l'adhésion à une idéologie. Bien au contraire. C'est un pragmatisme intelligent, teinté de « libéralisme avancé ». Un giscardisme avant la lettre, avec davantage de sens de l'État et le souci d'assurer l'avenir de la monarchie. Ajoutons à cela un entourage dans lequel on trouve, proche de la famille royale et apprécié par elle, Émile Verhaeren.

Écoutons la princesse Marie-José, éphémère reine d'Italie, évoquer son souvenir : « J'aimais sa grosse moustache à la gauloise, sa cravate lavallière et sa voix de basse légèrement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais comme Icare, il s'est brûlé les ailes.

## *Quo vadis ?*

Voilà passés en revue les mythes qui ont contribué et pour certains persistent à déstructurer la Belgique. Ceux qui ont été fondateurs ont tendance à s'évanouir avec le pays...

Au-delà des mythes, il y a les hommes qui y croient et agissent.

Aujourd'hui le « roi de Flandre » s'appelle Bart De Wever.

Plutôt que cet épithète jadis adressé à l'activiste August Borms, on préfère l'appeler *De slimste mens ter wereld*, « l'homme le plus intelligent du monde », reprenant ainsi le nom du quiz télévisé où il brilla. La plupart du temps, lorsqu'on parle de lui, on trace le portrait d'un nationaliste dont le grand-père témoigne d'une sympathie active pour la collaboration. On complète ce portrait ou cette esquisse en le qualifiant d'ultra-libéral sur le plan économique. Et pour demeurer dans l'esprit du temps, on inscrit son ascension fulgurante dans la vague de populisme qui, des Pays-Bas à la Suède, assaille les digues d'une démocratie souvent impuissante. Une démocratie qui, de plus en plus fréquemment, ne mérite pas le mot d'Anatole France : « La République gouverne mal mais se défend bien. »

Ce portrait, que l'on voudrait « en pied », de Bart De Wever répond à une part de la réalité.

Il a tendance à en occulter une autre.

Je ne vais pas chercher auprès d'adversaires malveillants des bruits de couloir, des rumeurs conçues pour lui nuire. Ma source s'appelle... Bart De Wever. Je le connais peu mais, lors d'une visite à la Chambre des Représentants, le hasard fit que nous nous entretînmes. Il occupait déjà un espace dans la vie

politique mais n'était pas encore arrivé au premier plan. Le dialogue fut courtois. Le goût de l'histoire que nous avons en commun apporta de l'intérêt à cet échange. Ce qui fait l'attention apportée aux études et articles de Bart De Wever allant au-delà de l'actualité et de l'immédiateté politique.

J'ai, dans le cadre de ce livre, cité et repris son étude à propos de Joris Van Severen. Il est une autre réflexion qui m'a paru d'un grand intérêt parce que tout à fait inusitée. Qu'on approuve ou qu'on la conteste, fût-ce avec vigueur, est un autre débat. Ce n'est pas le nôtre.

À la demande du *Standaard*, en juin 2010, Bart De Wever a livré sa réflexion à propos du « conservatisme moderne ». Bien des hommes politiques se décrivent comme des « libéraux » économiquement. Ou sont présentés comme tels. Rares sont ceux qui s'affichent conservateurs, hormis en Grande Bretagne, où cela répond à une tradition.

C'est précisément à un philosophe britannique que se réfère Bart De Wever pour exprimer non seulement une pensée économique mais avant tout une philosophie de la vie. Ce philosophe n'est autre qu'Edmund Burke qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'illustra par ses *Reflections on the Revolution in France*. J'ignore si l'on peut parler pour Bart De Wever de livre de chevet, mais il confesse que cette œuvre exerce toujours sur lui de l'influence.

Burke était en fait Irlandais et *whig*, c'est-à-dire un député libéral. Mais ses amis « le prièrent de prendre du repos ». Sa philosophie s'inscrit à l'encontre de celle des Lumières. À ses yeux, l'évolution des sociétés est une lente transformation des choses et des gens fondée sur l'héritage. C'est l'hérédité qui, en tant que « principe naturel », permet « la transmission de la vie et des biens ». C'est elle qui assure la stabilité des sociétés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

convaincu, cet universitaire aux titres reconnus eut à faire face comme premier ministre aux grèves de 1960.

**Gantois, abbé Jean-Marie (1904-1968) :** Fondateur en 1924 du Vlaamsch Verbond van Frankrijk. Né en Flandre d'une famille francophone, ce jeune prêtre devient, en Flandre française, un adepte du nationalisme flamand. Il a des relations suivies avec Cyriel Verschaeve, August Borms et Joris Van Severen. Compromis avec l'occupant nazi pendant la guerre, il sera condamné à cinq ans de travaux forcés, frappé d'indignité nationale et interdit de séjour dans toutes les régions de France où un mouvement autonomiste pourrait renaître. Amnistié, il regagna Lille où il mourut, presque aveugle, noyé accidentellement dans l'Aa, le 28 mai 1968. Certains ont émis des doutes sur le caractère accidentel de sa mort.

**Geeraert, Henri :** Son nom est oublié, mais pas son geste : cet humble éclusier, « le père Henri », ouvrit les vannes à Nieupoort et, en inondant les polders, sauva ce coin de terre belge de l'occupation allemande en 1914.

**Gendebien, Alexandre (1789-1869) et Antoine Edouard Ducpétiaux (1804-1868) :** Deux figures de la révolution de 1830. Le premier, avocat, hisse les couleurs françaises à la façade de l'hôtel de ville de Bruxelles. Le second, journaliste au *Courrier des Pays-Bas*, les arrache pour les remplacer par celles de la révolution brabançonne : noir, jaune et rouge. Ducpétiaux est en outre l'auteur d'un livre contre la peine de mort paru en 1827.

**Gendebien, Paul-Henry (né en 1939) :** Président du Rassemblement Wallonie-France, celui qu'on appelle « le baron

rouge » milite pour le « retour à la France ». Du tyle, du panache davantage que de la mesure, il cravache la réalité pour la faire ressembler à son espérance.

**Gezelle, Guido (1830-1899)** : « Le félibrige de la West-Flandre ». C'est ainsi que Mistral appelle ce poète. Tous les écoliers de Flandre le connaissent et l'ont récité.

**Godefroi Le Bossu (mort en 1076)** : Ses deux titres de gloire furent d'être l'oncle de Godefroi de Bouillon et le propriétaire du château de Bouillon, devenu un haut lieu touristique des Ardennes belges

**Gol, Jean (1942-1995)** : Élève de François Perin, influencé par lui, mais avant tout homme de pouvoir. Venu de la gauche et même de l'extrême gauche, passé par le Rassemblement wallon, il lança et réussit une OPA sur le Parti libéral. Il en devint le patron sans partage. Garde chasse après avoir été braconnier, il fut un ministre de la Justice répressif. Apprécié ou détesté, il marqua la vie politique en Belgique.

**Grégoire VII (vers 1015-1085)** : Pape qui contraint l'empereur germanique Henri IV à aller à Canossa. Mais il perdit la tiare en 1084 et se retira à Salerne où il mourut. Il fut l'initiateur de la Réforme grégorienne. C'est lui qui imposa le célibat des prêtres aux conciles de 1074-1075. Canonisé, il est fêté le 25 mai, date de sa mort.

**Gueuning, Louis (1898-1971)** : Joris Van Severen mort, Louis Gueuning se fit son prophète du côté francophone. Son *Cri du peuple* clamait de manière de plus en plus assourdie jusqu'à devenir inaudible la « bonne parole ».

**Guitton, Jean (1901-1999)** : Philosophe français au parcours contrasté. Durant la guerre, prisonnier dans un Oflag, il publie un essai, *Fondements de la communauté française* dédié au maréchal Pétain et préfacé par lui. Ami intime de Paul VI, il sera appelé par Jean XXIII, lui simple laïc, au concile Vatican II. Ce qui le consacre comme un penseur éminent du catholicisme. Malgré un passé pétainiste non renié, son élève Louis Althusser lui rend visite nuitamment en mai 68 pour dialoguer avec lui. En 1984, son livre *L'absurde et le mystère* s'inspira des entretiens qu'il eut avec François Mitterrand.

**Hagemans, John (1914-1942)** : Il fut le pivot de la jeunesse rexiste après avoir été communiste. Léon Degrelle parle de lui comme d'un « peintre grandiose né pour créer l'épopée ». Elle se termina par la mort trouvée dans les neiges ensanglantées de Russie.

**Hans, Abraham (1882-1939)** : Fils de calvinistes hollandais, il devint la voix des Réformés de Flandre. De mémoire d'homme, il fut sans doute le plus prolifique des romanciers populaires. À tel point que ses petits romans sont appelés les « Hanske ». Ils font encore aujourd'hui la joie des brocantes.

**Hasquin, Hervé (né en 1942)** : Homme politique libéral, historien de la Wallonie, il n'hésite pas, en malmenant ses convictions, à mettre à nu des vérités dérangeantes en pratiquant le « libre examen » cher à son Alma mater, l'ULB (Université libre de Bruxelles).

**Hellens, Franz (1881-1972)** : Fils d'un médecin professant à l'Université de Gand, il y passa une partie de sa jeunesse. Auteur d'une œuvre abondante de 80 essais, romans, poèmes et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Winter (de), Noël, *Écoutez-le craquer ce plat pays !...*, Édition du Cercle, 1991.

Wouters, Liliane, *Guido Gezelle*, Paris, Éditions Pierre Seghers, 1965.

Walraed, Daniël, *Wie was toch die Abraham Hans ?*, Protestans Historisch Museum Horebeke.

# Remerciements

*À Françoise, dont je partage la vie. Elle fut, avec amour, mon inspiratrice et ma documentaliste.*

*À Ivy, dont la compétence et la diligence ont assuré le tapuscrit.*

*À mon fils Benoît et à Stéphane de Lobkowitz, qui furent mes premiers lecteurs attentifs.*

# Table des matières

Prologue

## CHAPITRE I

Nos ancêtres... les Iguanodons et les Gaulois

## CHAPITRE II

Réalité et imaginaire lotharingien.

## CHAPITRE III

Les lions dansent à Groeninghe.

## CHAPITRE IV

Le mythe bourguignon, Bourgogne fondatrice, « grande Bourgogne » dévoyée.

## CHAPITRE V

L'orangisme et le mythe thiois

## CHAPITRE VI

Wallonie-France, la tentation rattachiste

## CHAPITRE VII

Les symboliques de 1830

## CHAPITRE VIII

Léopold II et « notre Congo »

## CHAPITRE IX

Albert I<sup>er</sup>, le malentendu

## CHAPITRE X

Icare, roi des Belges.

*QUO VADIS ?*

## APPENDICE

*La Brabançonne*

*Quelques personnages*

*Quelques cartes*

## BIBLIOGRAPHIE